

Un train qui m'a menée loin

Micheline Lanctôt

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23690ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt, M. (2000). Un train qui m'a menée loin. *24 images*, (100), 34–34.

UN TRAIN QUI M'A MENÉE LOIN

Je n'ai jamais été cinéophile. Aussi, le jour où il m'a été révélé que le cinéma avait le pouvoir de bouleverser autant que la musique à laquelle je me destinais, le cours de ma vie en a été changé.

Moi, j'allais voir des films quand un garçon était assez gentil pour m'y inviter. Je n'y allais pas moi-même. J'étais alors tout entière à la musique et au théâtre, les deux



© BERTRAND CARRIÈRE

grandes passions de ma vie à cette époque. Les films étaient un divertissement, une bonne soirée dans le noir, avec peut-être en prime un moment de dépaysement. Je ne connaissais pas le mot cinéma.

Il y avait bien *Images en tête*, que mon père regardait avec assiduité. Cela m'intriguait de voir mon père devant la télévision, aussi m'y assoyais-je parfois quand il m'y incitait, le temps d'un grand film, *Le passage du Rhin*, par exemple, ou *Citizen Kane*, mais ces films ne faisaient pas sur moi d'impression durable.

Il y a eu *Trapèze*, au cinéma Le château, et la belle charpente de Burt Lancaster. Il y a eu, bien avant cela, *Oklahoma* et *Vacances romaines*, que les bonnes sœurs nous projetaient dans l'auditorium du Couvent Jésus-Marie. Des films bienséants, qui titillaient les petites filles rangées que nous étions. Et si je remonte encore plus loin, il y a eu l'anniversaire de ma sœur. J'avais quatre ans, et ma mère avait loué pour l'occasion un projecteur Bell & Howell pour montrer des films d'animation aux enfants. Je me souviens de la petite souris qui voulait se suicider et qui s'était mis le cou dans l'anneau d'un store enroulé.

À bien y penser, il y a eu le voisin, Léo Choquette, exploitant de salles de cinéma, celui que toute la rue appelait avec déférence «le millionnaire», et son gérant monsieur Ringuette, qui organisait dans sa salle privée de la rue Holyrood des projections pour les enfants du voisinage. J'y ai vu quantité de *Tom and Jerry*, j'y ai vu *Modern Times*, j'avais sept ans. Et je peux attribuer à ces projections l'origine de mon idylle avec le dessin animé, que j'ai pratiqué pendant dix ans.

Mais je n'étais toujours pas cinéophile.

La musique occupait mes temps libres, ainsi que mon travail à la Place des Arts. Je voulais être chef d'orchestre. C'était l'époque où le cinéma éclatait sur les écrans. C'était le temps des *Fraises sauvages*, de *Pierrot le fou*, d'*Hirosbima mon amour*, du ciné-club de l'Élysée, que mes parents fréquentaient. Tous ces films, je les ai vus. Ils m'ont fait passer de bons moments. Mais pour l'extase, je revenais toujours vers la musique.

Un jour, il y a eu *La règle du jeu*. J'avais seize ans. Je suis sortie de la projection si profondément émue qu'une petite fenêtre s'est ouverte dans mon esprit. Je ne savais pas qui était Jean Renoir, et qui plus est, je m'en foutais éperdument. Seul comptait le trouble qui m'avait envahi à la fin du film, et que je ne savais pas à quoi attribuer, habituée que j'étais à frémir aux accents de la grande et de la petite musique, mais totalement frustrée encore devant les images comme devant la vie.

Et puis, il y a eu la révélation. Je ne sais plus avec qui j'étais ni dans quel contexte, tellement le film, ce soir-là, m'a transportée. Plus loin que l'opéra que j'adorais, plus loin que les vibrants accents de mes symphonies bien-aimées. Je me trouvais tout à coup envoûtée, soulevée, entraînée loin de ma famille, de ma ville, des choses familières qui avaient composé jusqu'ici mon univers. Je venais de voir *Trains étroitement surveillés*.

Pourquoi ce film plutôt qu'un autre? Je me suis souvent posé la question sans jamais pouvoir y répondre. Question de timing, ou d'affinité. Ce n'est pas un hasard si mon premier long métrage, transposé au Québec par la force des choses, racontait l'histoire d'un Tchèque devenu homme à tout faire, puisé à même les histoires picaresques d'un brave Slovaque qui avait travaillé pour moi à Los Angeles, chez qui j'avais retrouvé tout ce qui avait fait le charme de Jiri Menzel, cet inimitable humour tchèque, cette grâce devant la tragédie, cette résilience de l'âme, cette naïveté de ton et cette finesse de manière qui m'avaient ensorcelée dix ans plus tôt.

C'est là que s'est opérée ma rencontre avec le cinéma. Je ne suis pas devenue cinéophile pour autant, mais quelque part j'ai dû me dire: un jour je ferai comme monsieur Menzel, un jour je raconterai cette grâce de l'humanité souffrante. Et moi qui ne savais parler que le langage de la musique, c'est certainement ce soir-là que j'ai résolu d'apprendre celui du cinéma, pour en partager l'émoi et le ravissement.

Micheline Lanctôt